

1

La ville courbait encore l'échine sous la violence de la tempête. Toute la nuit, le ciel s'était soulagé au dessus des toits, en rangs serrés de cumulonimbus déferlant depuis la côte qui, à quelques kilomètres de là, avait encaissé le plus gros du déluge. Malgré tout la rincée était mémorable, aussi les sujets de conversation étaient-ils tout trouvés et, « Chez Lulu » comme ailleurs, les langues s'activaient autour de qualificatifs plus mouillés les uns que les autres.

A l'intérieur du bar, on se pelotonnait frileusement contre le comptoir et sa figure tutélaire empanachée de vapeur, l'homme aux larges épaules et au caractère placide qui avait prêté son nom au local. Pour l'heure, le patron de bistrot alignait cafés et petits crèmes devant quelques employés velléitaires lesquels, auscultant la nuée en charpie, lançaient des pronostics sur la victoire prochaine de la Tramon-tane. Comme pour les confirmer, une bourrasque s'engouffra dans le bar en même temps qu'une Léa dont la mine n'augurait rien de bon.

Refermant la porte d'un coup de botte vigoureux, la jeune femme jeta autour d'elle un regard furibond qui atterrit sur le carré de zinc occupé par les coudes élimés de Simon, posés à plat sur *l'Indépendant*. Dans la salle, les clients, alléchés par la perspective d'une querelle, retinrent leur souffle, plus un son ne fusait, mis à part l'haleine oppressée du percolateur et le crissement de l'ongle de Simon au fil des lignes. Alerté par le silence subit, celui-ci leva les yeux de la page des sports où il s'appliquait à déchiffrer l'article dithyrambique consacré aux Dragons Catalans. Avant qu'il n'ait compris de quoi il retournait, Léa se précipitait pour lui arracher le journal des mains. Puis, dans un froufrou de papier malmené, elle alla s'asseoir à l'écart, sur une des banquettes de moleskine élimées qui longeaient le mur du fond. Ce fut comme un signal de débandade – peut-être le rappel du devoir à accomplir qui, profitant de la résolution d'une seule, s'immisçait dans l'esprit de tous – et dans les minutes qui suivirent, le bar se vida de sa clientèle. Simon, dont la bouche mastiquait encore des doléances, chercha des yeux le soutien de Lulu. L'autre haussa les épaules et se mit à préparer le petit-dèj' de Léa, un grand crème et des tartines, comme chaque matin depuis bientôt un an.

« *A louer : grand vide intérieur, aménagements souhaitables* », l'annonce était bien là.

Telle que Léa l'avait dictée au responsable de la rubrique hier, avant-hier plus plausiblement, les choses se mélangeaient un peu dans sa tête. Quoi qu'il en soit, ce qu'elle avait commis comme un canular, trônait au milieu d'annonces tout à fait sérieuses, appartements hors de prix et villas présumptueuses, que Léa n'avait jamais eu la prétention de fréquenter.

Le pire dans l'affaire étant ce numéro de téléphone qui s'étalait en gras, assorti de la mention « *à toute heure du jour et de la nuit* ». Quelle idiotie vraiment ! Certes, la phrase collait parfaitement à son humeur du moment. Elle avait traversé l'esprit de Léa, alors que celle-ci se décidait enfin à débarrasser l'appartement de toute trace de JP. Une brosse à dents fatiguée, deux magazines auto/moto, la photo souvenir de la foire Saint-Martin, pas grand-chose et qui pourtant générait un sentiment d'abandon féroce. D'où ces mots, qui n'auraient jamais dû sortir de la sphère privée. Pas de cette manière en tous cas. Mais elle se sentait si déprimée. Ce qu'il lui aurait fallu, c'était une bonne copine avec qui tourner le chagrin en ridicule. Y'avait pas de ça dans sa vie. Y'avait eu mais y'avait plus. Et d'y penser, ça fichait encore plus le cafard. Une grosse blatte qui tournait en rond dans un espace déserté, sans trouver la sortie, ses petites pattes griffant la texture des heures.

Léa avait ressenti le besoin d'un petit verre, malheureusement suivi de plusieurs autres. C'est ainsi que, l'alcool aidant, elle avait trouvé la formule carrément géniale, ne pouvant se résoudre à garder ce truc dément pour elle. Mais, avec qui partager cette image de son existence ? Pas question d'appeler Lulu, Léa doutait qu'il goûte cet humour-là. Au mieux lui reprocherait-il d'avoir picolé, ce qu'il supportait de moins en moins. *Je ne savais pas que le code de déontologie des tenanciers de débits de boisson incluait la surveillance des clientes*, disait Léa pour le tenir à distance. Car elle n'arrivait toujours pas à cerner la nature de son intérêt pour elle. Néanmoins, il détestait quand elle situait le débat à ce niveau et lui fichait la paix pendant quelque temps.

A présent Léa, les yeux embués à force de fixer les caractères d'imprimerie, regrettait de ne pas avoir choisi d'affronter ses remontrances. Le gars du journal avait enregistré le libellé de l'annonce sans tiquer et elle avait coupé la communication avec un sentiment de solitude accru. Jamais elle n'aurait pensé que quelqu'un prendrait ça au sérieux. Pourtant, aux aurores, un coup de téléphone l'avait mise de fort mauvaise humeur. A l'autre bout du fil, on insistait lourdement pour visiter « l'appartement ». Léa avait raccroché au nez de l'imbécile, espérant en rester là. Elle avait pris la précaution de fermer son portable avant de se rendre au bar. Cette histoire

l'ennuyait plus que de raison, sans qu'elle ne s'autorisât à sonder les profondeurs du malaise.

Un raclement de gorge la tira de sa méditation. La silhouette de Lulu emplit son champ de vision, le plateau en bout de bras, d'où émanaient des effluves que les narines de Léa analysèrent machinalement. Un réflexe inutile, depuis le temps qu'elle venait calmer les exigences matinales de son estomac au bar, le menu était toujours le même.

Elle replia le journal dans un geste un peu trop vif que l'œil de Lulu releva aussitôt.

– Des ennuis ma grande ?

Sa grosse figure suintait l'empathie.

Léa éluda la question, et cette affection qui la mettait mal à l'aise, en s'emparant du pot de confiture.

– Dis donc, tu pourrais varier les parfums, non ?

L'autre, vexé, retourna à son comptoir. A Simon, qui contemplait ses mains vides d'un air déçu, il cria presque :

– Va donc le lui réclamer toi-même !

Glissant l'objet convoité sous son bras, dans l'autre main la tasse brûlante, une tartine à demi enfournée, Léa vint s'installer près d'eux. Mauvais caractère soit, dur de se refaire, mais s'embourber dans la fâcherie pas question. Elle posa le quotidien devant Simon et poussa légèrement celui-ci de la

hanche. Lulu, les mains dans le bac à vaisselle, observa pour la énième fois, avec un attendrissement qu'il ne s'expliquait pas, la manière dont elle se hissait sur le tabouret. Il lui fallait prendre appui sur le barreau, une miniature la Léa, mais qui prenait de la place. Dès le premier jour, il avait su qu'elle était là pour rester et en avait ressenti une étrange satisfaction. Il aurait été bien incapable de formuler ce qui le charmait en elle, peut-être pour ne pas courir le risque que d'autres s'y laissent prendre. Plus vraisemblablement parce qu'il n'aimait pas les mots, ceux qui essaient de mettre les sentiments en cage en particulier. Il était content quand elle passait le seuil, un peu inquiet quand elle s'éloignait. Le reste du temps, il n'y pensait pas.

L'épisode avec JP l'avait tout de même fait sacrament gamberger. Il n'aurait jamais cru ce belâtre capable d'autant de dégâts. Surtout, il aurait préféré être tenu à l'écart d'une liaison qu'il savait vouée à l'échec. Lui, il le connaissait de longue date. Un bon à rien qu'il soupçonnait de faire le gigolo. Savoir pourquoi il avait jeté son dévolu sur Léa ! Lulu n'avait pas pensé à la mettre en garde, pourtant l'idylle s'était amorcée sous son nez. C'était la période des fêtes de fin d'année, le réveillon de la Saint-Sylvestre précisément. « Chez Lulu », on avait sorti le Freixenet et les rousquilles, deux vedettes sans prétention pour une soirée qui rassemblait

beaucoup de laissés-pour-compte. Le greluchon s'était pointé vers vingt-trois heures, Lulu s'en souvenait parfaitement, le costard blanc, les pompes vernies, et, en main, une bouteille de champagne déjà entamée.

En voilà un qui s'est fait éjecter de quelque part, avait-il pensé, puis il s'était désintéressé de lui. Il l'avait vaguement vu remplir la coupe de Léa, les joues rosies de Léa dans l'atmosphère d'étuve. Et, quand les douze coups fatidiques s'étaient pointés, les lèvres de Léa sous la moustache malingre de JP. Pas que ça le regardait Lulu. Les tourtereaux s'étaient échappés en gloussant sans qu'il tourne la tête. Il avait accepté parce que, malgré tout, cette histoire avait mis un éclat particulier dans la prune de Léa, du moins les premiers temps. Lulu se disait que, pas moins qu'une autre, elle ne méritait sa part du grand sentiment. Plus tard, quand le vent avait tourné, ça lui avait fendu le cœur de la voir se faire balader, pour ensuite venir s'imbiber ici, comme la dernière des poivrottes...

Enfin, c'était terminé apparemment. JP ne s'était pas présenté au bar depuis une semaine et Léa ne prononçait plus son nom. Elle prenait sur elle, c'était sûr. La petite Léa et ses sautes d'humeur, ses fou-rires et ses absences. Sa tendresse aussi, qu'elle tentait de camoufler sous un cynisme de façade dont l'étanchéité laissait à désirer. Simon, d'un

caractère méfiant, et l'adjectif était faible, l'avait immédiatement adoptée. A sa manière silencieuse, pleine de tics énervants qui étaient son lexique personnel. En ce moment par exemple, il portait constamment la main gauche à son visage, frottant l'arête de son long nez toujours congestionné, une marque de concentration intense à la lecture que Léa lui faisait du périodique. Lulu considéra un moment l'image qu'ils renvoyaient, une complicité pudique et fragile qui ensoleillait tout de même ce début de journée maussade. En sifflotant, il reprit son train-train matinal. Écartant le rideau de perles qui donnait sur une minuscule cuisine, il se mit en devoir de réchauffer un reste de ragoût de la veille. Moïse ne devrait pas tarder.

*

Après neuf heures, le ciel paraissait en voie de dégagement. Pour autant, au sol, rien n'était joué. Les égouts régurgitaient un magma de feuilles et de papiers gras, tandis qu'au mitan des rues la pluie s'attardait dans les affaissements du bitume. Par une curieuse association d'images, Léa repensa aux plages de chez elle, lorsque la marée en refluant abandonnait une myriade de flaques à explorer. Chez elle. Une expression qui se faisait rare. Dans ses pensées, comme dans la bouche de ses maigres

fréquentations. Au début, on avait cherché à savoir bien sûr. Lulu, les clients du bar, le propriétaire de l'immeuble. Une fille qui débarquait comme ça, toute seule, c'était presque une politesse que de lui poser quelques questions. Et puis, devant des réponses qui n'en étaient pas, ils avaient renoncé. Seul Lulu osait encore s'aventurer sur ce terrain. Pas par curiosité, d'ailleurs il ne demandait rien. De temps à autre, il glissait une remarque anodine dans la conversation. Des affirmations passe-partout. Il ratissait large et, sans s'en douter, parfois il faisait mouche. Ce pouvait être une sorte de compliment, comme cette fois où il lui avait dit ;

– Tu dois leur manquer chez toi !

Léa, plantée devant l'écran de télévision, était en train de tout tourner en dérision, Simon en hoquetait de joie. Alors, les mots étaient tombés des lèvres de Lulu, une façon de lui dire qu'il l'appréciait, rien de plus. Léa avait réussi à contrôler l'amertume qui lui brûlait les tripes, elle avait continué son numéro satirique, mais le cœur n'y était plus. Manquer, elle connaissait bien.

Rater, louper, échouer, gâcher, déchoir, la liste des synonymes était longue et tous pouvaient lui convenir. *Le chemin se fait en cheminant*, se répétait-elle pour se consoler de sa propension au fiasco, et dorénavant, elle essayait de faire gaffe où elle mettait les pieds.

Elle atteignit la rue LeFranc. Là encore, les canalisations avaient débordé et Léa manqua de s'étaler en enjambant – un grand écart qui peinait à dépasser le mètre – le cloaque qui stagnait devant la porte de son immeuble. Elle pesta contre tous ces abrutis qui prenaient le caniveau pour une poubelle, l'eau avait pénétré ses boots, la seule bonne paire de grolles qui lui restait, foutue journée ! Dans sa boîte aux lettres, ça bouchonnait aussi. Léa éplucha machinalement le tas de prospectus qui s'y était mis au sec, des fois qu'une lettre digne de ce nom se trouvât prise en otage.

Un courrier au sigle de EDF lui fit regretter son geste, crainte instinctive que le contenu confirma. « Deuxième rappel avant coupure », l'en-tête était on ne peut plus explicite. Léa grimpa l'escalier en maugréant. Dans le petit deux-pièces, la température était douce, elle fit un geste vers les convecteurs puis se ravisa. Ce n'était pas en macérant dans l'humidité qu'elle trouverait la solution à ses ennuis pécuniaires. Elle ralluma son téléphone pour tenter de joindre les services sociaux. Son dossier était en attente depuis plus d'un mois. Et la femme qui avait reçu Léa lui avait laissé entendre qu'il y avait peu de chance que la démarche aboutisse. On choisissait d'aider ceux pour qui la mauvaise passe n'était que très passagère.

– Vous avez peur qu'on s'habitue ? avait demandé Léa entre incrédulité et provocation.

L'assistante sociale lui avait alors parlé budget et orientations politiques, elle semblait réellement dépassée, la sonnerie du téléphone interrompait sans arrêt ses explications, aussi, à la quatrième, Léa était sortie du bureau, excédée. Pour l'heure, elle n'eut droit qu'aux accents impersonnels du répondeur sur lequel elle laissa malgré tout un message pour préciser l'objet de son appel. Elle tentait d'arrêter son choix sur un CD capable de lui restituer un brin d'optimisme quand le mobile y alla de sa propre musique. Léa lâcha un « Oui ? » enthousiaste dans le récepteur, compilant dans sa tête les arguments susceptibles de relancer la procédure administrative. A l'autre bout du fil, il y eut un hoquet étranglé.

– Allo ? dit Léa, vous m'entendez ?

Quelques secondes s'écoulèrent, durant lesquelles elle tendit l'oreille sans parvenir à rien saisir d'autre qu'un borborygme, sur fond de Tramontane déchainée. Un appel passé depuis une cabine, à tous les coups une autre retombée de cette annonce débile. La communication fut coupée, mais Léa n'était toujours pas parvenue à trouver le disque adéquat – la gageure semblait augmenter de minute en minute –, que la sonnerie retentissait à nouveau. Elle répondit nerveusement.

– Écoutez, commença-t-elle, si vous appelez au sujet de l'appartement...

Un son affreux lui coupa la parole, cela tenait de l'aboïement et du grognement, cependant elle perçut très clairement les mots de « salope » et de « connasse ». Elle referma le téléphone, le projetant loin d'elle du même élan, comme s'il lui avait infligé une décharge électrique. Ce n'était pas tant le vocabulaire que la hargne, la haine aurait-on dit, avec laquelle les insultes avaient été proférées. Elle repensa à tous ces porcs qui l'avaient harcelée alors qu'elle crevait de chagrin. Comment avait-elle pu faire une chose aussi absurde, quand ce cauchemar était encore si proche ? Quelle Léa ? Quelle part de Léa ? Était-il pensable qu'il y ait encore en elle l'envie de jouer avec le feu ?

Ouvrant grand les vitres, elle offrit son visage tourmenté au contact apaisant de l'air froid. Un nouveau convoi de nuages stationnait au dessus des toits, leurs bedaines violacées comme secouées d'un rire souterrain, et la cible de leurs sarcasmes pouvait très bien être cette fille hébétée à sa fenêtre. Devant tant de cruauté, Léa choisit de se réfugier sous la couette.

*

Quelques instants plus tôt, une silhouette disgracieuse traversait la dalle Arago dévastée par l'orage. Arrivée au niveau de l'unique cabine téléphonique, la femme batailla longuement pour s'y installer.

D'habitude, elle en laissait la porte ouverte, mais ce coup de fil-là requérait un minimum d'intimité. Elle avait apparemment préjugé de l'espace disponible car son corps épais se retrouva coincé entre les battants. Le vent, d'une violence inouïe, gênait la manœuvre, des rafales qui se jouaient de tous les obstacles, l'une d'elles faillit emporter le carré de papier où elle s'escrimait à déchiffrer le précieux numéro. L'encre avait bavé, suite au traitement que le post-it avait subi, trituré tout au long du trajet, tandis que dans sa tête les phrases s'ordonnaient, les mots qui allaient changer sa vie et qu'elle s'entraînait à prononcer depuis une semaine.

Elle hésitait encore, jugeant l'angoisse qui, bien que contenue par les médicaments, rayonnait jusque dans son front douloureux. Une accalmie de vent soudaine lui fit l'effet d'un encouragement et elle composa les dix chiffres. Au même moment, la Tramontane se déchaîna de plus belle, un groupe de lycéens traversait la place, l'un d'eux fit mine d'être emporté et vint se coller contre la cabine. Son visage grimaça en direction de la femme puis s'évanouit. Refoulant des jurons, celle-ci raccrocha le combiné. Son cœur battait à tout rompre. Tout était à recommencer, elle savait que si elle n'agissait pas immédiatement, elle n'en serait plus capable avant longtemps. Elle essuya ses mains dans un mouchoir, la sueur ruisselait depuis ses aisselles, elle était bonne

pour se changer entièrement en rentrant. Quelqu'un avait décroché, mais elle ne pouvait se résoudre à admettre ce que son oreille avait enregistré. Il était tout à fait possible qu'elle ait fait un faux numéro.

Au second appel, la voix était la même, moins joyeuse, inquiète peut-être, mais la même. Une stupide, détestable, inopportune voix de femme. Elle lâcha quelques mots dans le récepteur, sans même les entendre, un haut-le-cœur qui la soulagea brièvement. A présent, elle ne savait plus que faire. Depuis qu'elle avait ramassé le numéro de téléphone dans le bar, toutes ses pensées avaient convergé dans la même direction, un sens unique qui se révélait être une impasse.

Elle lutta pour, cette fois, s'extirper de la cabine, contre laquelle elle resta appuyée, sans force ni volonté, observant le front nuageux qui se formait à l'est, troupeau aux panses rebondies pressé de fuir le couteau du boucher céleste. Les premières gouttes s'écrasèrent sur la chaussée détrempée, le monde était en train de se dissoudre, se liquéfier, à l'intérieur de son corps les eaux grondaient aussi, diluant les perceptions et les limites. Elle fouilla ses poches, entreprit de dévisser le flacon qui lui échappa des mains. Ses gros doigts griffèrent le pavé, les pilules se décoloraient déjà. Une image flotta jusqu'à son cerveau, le petit docteur dans son cabinet qui l'écoutait en piquant du nez au-dessus de ses notes.